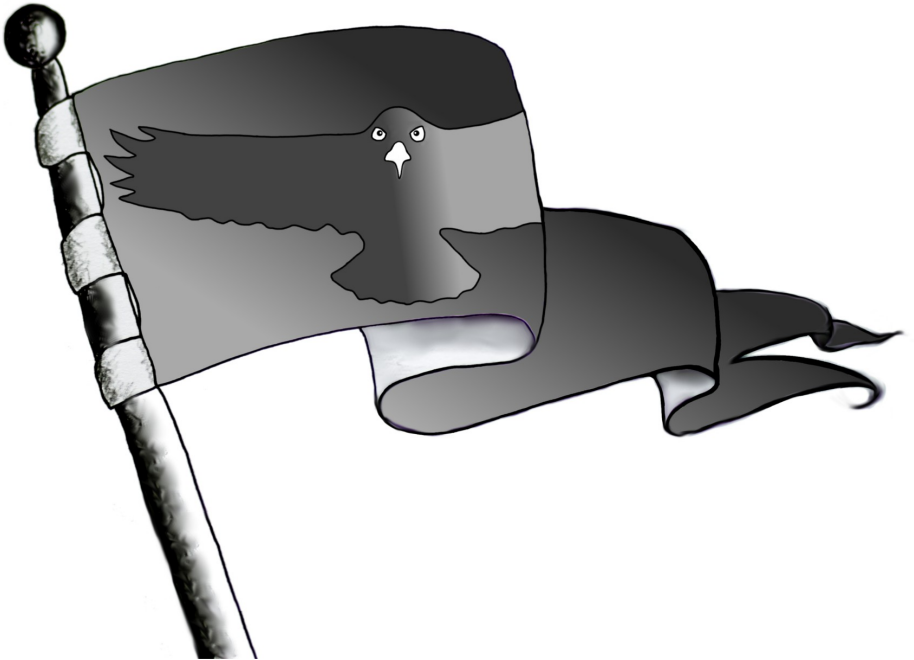


isi Dhamma

# Le roi qui aimait le silence





isi Dhamma

# Le roi qui aimait le silence



## Chapitre premier

« Le roi est mort ! » hurla à maintes reprises une jeune servante, traversant le palais de haut en bas, soulevant les bords de sa robe pour mieux courir. Sans prendre soin de décélérer, elle bouscula deux gardes et heurta la lourde porte de la salle de réunion pour l'ouvrir dans un fracas qui fit sursauter les ministres et les nobles présents. Sa course s'acheva dans le ventre de Golasson, le Premier ministre, dont la forte présence de graisse amortit l'essentiel de l'impact. Après une demi douzaine de respirations hâtives, les mains agrippées nerveusement à la robe du ministre, les yeux ronds d'épouvante, la servante répéta une fois de plus la même parole, mais cette fois, avec une toute petite voix pleurnicheuse : « Le roi est mort. »

Golasson se leva lentement, laissant la servante, à bout de force, glisser sur la soie de sa robe jusqu'à ses pieds. Il prit une profonde respiration et s'apprêta à hurler l'ordre de fermer toutes les portes du palais et des remparts afin de procéder à la recherche de l'assassin. Devinant son intention, le Général Karbel l'en dissuada en posant la main sur son épaule : « Attends, Golasson. Personne n'a tué le roi. » Confus, le ministre saisit la tignasse de la servante pour la relever et la regarda avec les yeux noirs d'un loup à qui l'on vient de tirer la queue.

- À quoi joues-tu, maudite gamine ?
- Ce que je dis est vrai !

Toute la population du palais se tenait devant la salle de réunion, ne perdant pas une miette de la discussion. Le Premier ministre envoya le docteur royal et quatre gardes vers la chambre du roi. N'ayant pas le courage de grimper lui-même les nombreux escaliers y conduisant, mais pas non plus la patience d'attendre le retour du docteur, il interrogea la servante.

- Qu'as-tu vu, exactement ? Parle !
- En entrant dans la chambre de notre roi pour lui servir son thé aux épices, je l'ai trouvé nu, allongé à même le marbre du sol.
- Comment se fait-il qu'il était nu ?
- Il sortait juste de son bain de vapeur parfumée.
- As-tu vu du sang ?
- Pas une seule goutte.
- Alors qui te dit qu'il ne faisait pas une sieste ?
- Je n'ai jamais vu le roi s'assoupir ailleurs que dans un lit, Monsieur le ministre.
- Après la chaleur de la vapeur, la fraîcheur du marbre est agréable et...
- Les yeux et la bouche du roi étaient grands ouverts, Monsieur le ministre. Intriguée, je me suis approchée. Le roi était plus froid que le marbre, il ne respirait plus, je puis vous l'assurer.
- As-tu aperçu une arme, du poison ?
- Non, Monsieur le ministre, je n'ai vu qu'un texte enroulé dans sa main. Je n'ai rien osé toucher, j'ai accouru aussitôt vers vous.

Un des gros négociants du royaume, proche du roi, les yeux illuminés, s'exclama.

- C'est peut-être son testament !
- Qu'insinues-tu donc ? Jamais le roi ne se serait

donné la mort ! Surtout pas en ces temps menaçants !  
L'impassible Général Karbel, qui n'était presque pas intervenu jusque là, se leva, balayant l'assemblée d'un regard ferme. La force de son charisme suffit à attirer l'attention de tous.

- C'est un message que le roi avait dans la main. Je venais de le lui faire parvenir. Visiblement, ce qui y était annoncé l'a tant bouleversé que son pauvre cœur a lâché.
- Que disait ce message ?
- Je ne puis vous le dévoiler qu'en réunion secrète.
- Mais tous ceux qui sont entrés dans la chambre royale entre temps ont pu le lire, non ?
- Le message est écrit dans l'ancienne langue des Fajassols, qu'en dehors du roi, je suis le seul à comprendre.

En peu de temps, les huit ministres, le Général et ses trois colonels étaient réunis à huis clos, autour de la grande table des réunions. Tous avaient le visage grave, les sourcils froncés par l'inquiétude, le regard pointé vers le Général.

- C'est un message qui m'a été remis en mains propres par un messenger de l'empereur Nitrakos.

L'énoncé du nom du sanguinaire et dévastateur dirigeant du vaste empire voisin fit couler la sueur sur les fronts et donna la chair de poule. Calmement, le Général poursuivit, baissant le regard pour ne pas être affecté par l'air terrifié de ceux qui l'entouraient.

- L'annexion sanglante du royaume de l'ouest n'aura pas assouvi longtemps la soif guerrière de Nitrakos. Il annonce la prise, le pillage et le massacre de notre

cher petit royaume. D'après le message, lui et son armée seront à nos portes d'ici sept jours.

– L'Empire est si puissant et leur armée invincible ! C'est terrible, ils vont nous écraser comme des fourmis !

– Ils vont démolir notre palais comme un château de cartes !

– Ils vont saccager nos cultures !

– Et dérober toutes nos richesses !

Tandis que les ministres s'affolaient, celui des affaires étrangères fit part de sa réflexion.

– Je sais que Nitrakos n'est pas occupé ailleurs, que son armée est prête et que la météo est bonne. Pourquoi attendre sept jours alors que deux jours à pied leur suffisent pour parvenir jusqu'ici ? Qu'en pensez-vous, Général ?

– Ne connaissez-vous pas les glutèques ?

– Les fruits « colle » ? Qui ne connaît pas !

– Hé bien la saison vient juste de commencer, cher Ministre, et il faut encore une semaine pour qu'ils commencent à mûrir et sécréter...

– Leur colle puissante qui cimente l'estomac et fait mourir de faim ceux qui ont le malheur de les manger ! Et alors, je ne vois pas le rapport. S'ils nous forçaient à en manger, cela prendrait bien plus de temps à nous tuer qu'un simple coup d'épée à la gorge.

– Quelle est la principale force de notre royaume, en cas d'invasion ?

– Ses hauts et robustes remparts, mais là, je vois encore moins le rapport !

Le Général se tourna vers l'un de ses colonels, l'invitant



d'un hochement de menton à répondre à sa place. Il était fier de montrer que ses hommes aussi avaient une large connaissance des techniques d'attaque.

– En écrasant une glutèque dans chaque main et sur les pieds, les soldats de Nitrakos grimperont aussi vite et sûrement nos remparts que des araignées.

– C'est épouvantable ! Le roi est mort, mais il aura au moins eu le privilège de ne pas subir ce cauchemar.

Golasson leva la main pour demander le silence.

– Inutile de jacasser ou de s'émouvoir, ça n'est que perte de temps. En tant que Premier ministre, je vais organiser l'intronisation d'un nouveau roi aujourd'hui-même ! Au vu des événements, nous avons urgemment besoin d'un nouveau meneur, n'est-ce pas Général Karbel ?

– Oui mon cher Ministre, mais cela va prendre du temps. Je suggère d'aller sans attendre préparer mes hommes, sans toutefois leur annoncer la déclaration de Nitrakos.

– Bien sûr, personne ne doit être inutilement affolé. Mais pourquoi entraîner nos soldats, Karbel ? Qu'espères-tu donc ?

– Résister un peu plus longtemps.

– Sais-tu de combien de soldats dispose Nitrakos ?

– À peu près quarante fois plus que les nôtres, si c'est ce que tu insinues.

– Alors, à quoi bon se préparer ?

– Pour permettre à notre peuple de vivre une demi-journée de plus, peut-être. Si vous avez une meilleure idée, faites-la moi connaître.

Suivi de ses colonels, Karbel quitta la grande table, tapa

trois coups sur la porte afin que les gardes l'ouvrent. Quand ils l'eurent refermée derrière les officiers, les ministres demeurèrent plongés dans un lourd et long silence. Ensuite, Golasson commença à délivrer les instructions pour la désignation d'un nouveau roi.

## Chapitre 2

Le royaume avait une façon bien particulière de choisir ses rois. C'était inscrit dans sa célèbre Tradition, que personne ne pouvait supprimer, modifier ou s'abstenir d'appliquer, ni même le roi en personne. La couronne ne se transmettait pas héréditairement. À la mort d'un monarque, le nouveau pouvait théoriquement être n'importe quel homme du royaume.

D'après cette Tradition, à la mort d'un roi, le Premier ministre devait se tenir sur le plus haut balcon du palais royal et, à l'aide d'une catapulte, projeter la couronne en l'air et par-dessus le palais. Celui qui parvenait à, selon où elle tombait, l'attraper, la ramasser, la décrocher ou la reprendre des mains d'un autre, puis à la ramener au palais, devenait le nouveau roi.

Le royaume se constituait de quelques hameaux disséminés ici et là à travers une contrée légèrement montagneuse par endroits, et d'une grosse bourgade entourée de hauts remparts. C'était là que tout se négociait, se décidait, et que bien entendu, se situait le palais royal.

Les classes sociales de la bourgade se mesuraient autant par leur éloignement du palais que par leur hauteur géographique. Bien qu'elles étaient clairement démarquées, les maisons de l'ensemble de la bourgade étaient agglutinées de charmante façon. Tout en bas, dès la grande entrée du rempart, vivaient les pauvres et

les mendiants, dans des abris de fortune. À peine au-dessus vivaient les basses classes, dominées par les classes moyennes. Au-dessus encore se situaient les belles maisons des bourgeois, dominées elles-mêmes par celle des nobles et des proches amis du roi. Enfin, tout en haut de la bourgade prenait place le palais royal, avec les appartements des ministres perchés sur ses hauteurs, et tout au sommet de la tour centrale, la chambre royale.

Ainsi, à la mort de chaque roi, lorsque le Premier ministre lançait la couronne au-dessus des hauts quartiers jouxtant le palais, il y avait beaucoup plus de probabilités que la couronne atterrisse dans des mains déjà privilégiées. De plus, les ministres prenaient soin de ne jamais informer les moyennes et basses classes de cet événement.

Le roi Dagach qui venait de trépasser avait obtenu sa couronne en grim pant, à l'instar de nombreux autres hommes, sur une maison au hasard, puisque personne n'avait vu sur quel toit elle avait achevé sa chute. Par chance, il choisit le bon toit. En redescendant, la couronne avait glissé de sa main et fut récupérée au vol par un autre prétendant. Dagach rattrapa l'homme juste devant l'entrée du palais et parvint à lui reprendre la couronne avant d'entrer triomphalement dans le palais.

Maintenant que le roi était mort, il fallut procéder à un nouveau lancé de la couronne. Quand Golasson apparut au balcon royal, sur lequel venait d'être fixé la petite catapulte, tous les nobles et les bourgeois de la bourgade étaient réunis dans les ruelles bordant l'enceinte du palais, mais certains prirent place sur des toits. Avec convoitise, tous fixèrent la couronne que le

Premier ministre s'apprêtait à déposer dans la catapulte. En dépit de l'excitation qui les agitait, tous demeurèrent silencieux, afin de ne pas attirer l'attention des habitants des moyens et bas quartiers.

Posant son regard sur les quartiers moins favorisés de la bourgade, Golasson hésita un instant. Il avait un mépris croissant envers le comportement indigne de la plupart des nobles, mais au vu de son âge avancé, il n'avait plus la force de faire face à leur pression et à leur mécontentement. Il fixa donc sur les hauts quartiers son regard, qu'il ramena sur la couronne, et à nouveau sur les hauts quartiers, régla l'angle suffisamment haut, puis activa brusquement le levier de la catapulte.

Façonnée d'or et de rubis, la couronne avait de modestes dimensions, mais était remarquable de part le raffinement des motifs qui la décoraient. Bien que fréquemment arrangée, elle était connue pour ses célèbres cabossages, donc inimitable en cas de tentative de réplique. Ses bosselures n'étaient pas autant dues à ses catapultages qu'à ses fréquentes glissades sur le sol de la salle du trône, chaque fois qu'un roi ou un autre inclina la tête en s'endormant lors d'une cérémonie.

Une fois la couronne bien élançée, la foule commença à se précipiter dans la direction qu'elle emprunta. Soudain, à la stupéfaction de tous, encore en plein élan, la couronne vint s'enfiler autour du cou d'une buse argentée. Paniqué, l'oiseau poursuivit son vol loin du palais, battant des ailes de son mieux, mais perdant rapidement de l'altitude à cause du poids de son chargement imprévu. Habituellement, ce volatile était le symbole du succès, mais les riches hommes de la

bourgade s'en retrouvèrent plutôt anxieux, voire plus encore que la buse elle-même. Poursuivant coûte que coûte leur course au trône, ils dévalèrent la pente de la bourgade aussi hâtivement et inquiets que si les tours du palais fussent des volcans en éruption. Certains d'entre eux trébuchèrent et leur corpulence de gros festoyeurs paresseux les firent rouler comme des tonneaux. Golasson se réjouit secrètement de la tournure que prirent les événements.

La buse volait à présent si bas qu'on la perdit de vue. Elle ne put éviter le rempart qu'elle heurta violemment, ce qui toutefois la défit de la couronne, qui retomba en chute libre, au plus bas niveau de la bourgade.

Débarrassé de son chargement, le volatile argenté reprit son vol et passa par-dessus le rempart pour s'éloigner en direction d'un bosquet situé à une bonne distance de la bourgade. Sonné par le choc de l'impact, le gros oiseau vint achever son vol selon une trajectoire zigzagante en plein cœur du bosquet, s'éclipsant sous le feuillage d'un arbre. Les hommes ayant pu voir réapparaître la buse eurent bien repéré l'arbre. De ce fait, toute la foule, rejointe par des hommes de classe moyenne ayant saisi ce qui se produisait, foncèrent droit vers le bosquet.

En tombant, la couronne perfora le toit d'une minuscule cabane faite de feuilles séchées de bananiers et heurta la tête d'Amayo. N'ayant pas supporté ce brutal couronnement, il perdit connaissance. Amayo était un garçon solitaire, modeste, ne possédant rien et survivant exclusivement de ce qu'il trouvait, sans rien demander aux autres, mais apportant son aide chaque fois qu'il le pouvait, qui plus est, la joie au cœur.

## Chapitre 3

Quand Amayo retrouva ses esprits, il fut étonné de trouver la couronne royale à ses pieds et deux plumes de buse argentée devant sa hutte. À l'instar de ses semblables, il ignorait tout des événements. Comme des sorciers réputés malfaisants vivant dans les montagnes de la contrée portaient une coiffe couverte de plumes de buse, il en déduisit que le roi s'était fait dérober sa couronne par l'un d'eux. Sur le point d'être pris, le sorcier avait dû la lancer à la hâte et elle avait atterri sur sa cabane, songea-t-il.

Amayo décida aussitôt d'aller rendre son dû au roi. Par crainte d'être lui-même pris pour le voleur, il mit la couronne dans un sac de toile qu'il emprunta à Izaya, une jeune fille du voisinage qui survivait en lavant du linge. En grimpant des escaliers conduisant vers les quartiers nobles, il se souvint qu'on ne laissait pas approcher les pauvres du palais. Le jour de la course à la couronne faisait exception, mais il n'en savait encore rien. Une idée germa en lui ; il décida de faire halte dans la boutique vestimentaire de Polodou, un commerçant qui ne perdait jamais le sourire. Il était le seul riche fréquenté par Amayo, et le seul à faire cadeau de toges aux nécessiteux.

- Polodou ! Je ne demande jamais rien à personne, mais pour une fois, j'ai une faveur à te demander. De toute façon, ce n'est pas pour moi.
- De qui s'agit-il ?

– Du roi.

– Du roi ? Et de quelle manière puis-je intervenir ?

Amayo regarda autour de lui, et bien que les alentours fussent déserts, il se pencha et parla tout bas.

– Sa couronne s'est perdue accidentellement dans ma hutte. Je voudrais la lui rendre, mais ce serait dangereux pour un va-nu-pieds comme moi. Toi Polodou, je te fais confiance, pourrais-tu aller lui remettre ?

– Non, c'est à toi d'y aller, tu ne risques rien, je t'assure. Et tu auras sûrement une petite récompense.

– Je n'attends rien, tu sais. Et le roi te connaît alors...

Polodou se caressait la barbe. Il était au courant des événements, mais n'avait pas quitté son commerce car il ne courait pas après la couronne, au sens figuré comme au sens propre d'ailleurs. Il était réjoui à l'idée qu'une personne aussi saine et juste qu'Amayo puisse accéder au trône, mais ne disait rien, car il se doutait que si le jeune homme était mis au parfum, il déclinerait une telle opportunité.

– Non, vas-y toi, je suis bien trop affairé en ce moment. Si tu ne veux pas de la récompense, tu n'as qu'à la partager avec tes amis.

– Tu n'as pas l'air si occupé, mon ami, il n'y a personne. D'ailleurs c'est étrange, tout le quartier est vide, en dehors de quelques femmes.

– C'est à cause de la chaleur, j'imagine. Je dois façonner une nouvelle robe pour le roi. Laisse-moi te prendre les mesures, tu as la même corpulence que lui.



Voyant déjà son modeste ami sur le trône, Polodou s'empara de sa grande règle et mesura les épaules, la taille et les bras d'Amayo avec rapidité et dextérité. Ensuite, il observa le sac du garçon avec curiosité.

– Dis-moi, Amayo, pourrais-tu me laisser jeter un coup d'œil à la couronne ?

– Naturellement.

Quand l'objet antique fut dans ses mains, Polodou écarquilla les yeux de béatitude.

– Quelle merveille ! Je ne l'avais jamais vue d'aussi près. C'est une véritable œuvre d'art.

Il ne put s'empêcher d'esquisser un sourire en songeant aux hommes qui, au même moment, s'exténuaient à chercher dans la nature ce qu'il tenait là. Il constata que lors de sa chute, la couronne avait perdu l'un des gros rubis qui la sertissait. Pour ne pas inquiéter Amayo inutilement, il se garda de le lui faire remarquer et la remit dans son sac. Voyant son ami peu rassuré, il trouva une astuce.

– Amayo, je vais te prêter une cape, une coiffe et une paire de sandales. De la sorte, tu passeras inaperçu au palais.

– Oh, quelle excellente idée tu as, je t'en remercie !

Tandis que la plupart des hommes de la bourgade s'acharnaient à passer le bosquet au peigne fin, et que l'un d'eux eut attrapé et égorgé la pauvre buse, Amayo s'approcha de l'enceinte du palais royal. Vêtu comme un bourgeois plein d'élégance, les femmes du palais le firent entrer dans le grand hall royal et refermèrent la porte. Impressionné par la grandeur de l'architecture et le prestige de la décoration qui l'entouraient, Amayo

s'adressa à elles d'une voix timide.

- Puis-je voir le roi ?
- Heu... nous ne le connaissons pas encore.
- Ah ? Vous êtes nouvelles, donc. N'y a-t-il pas de ministres, de servants ou de gardes ?
- C'est qu'ils sont tous allés courir après un oiseau à l'extérieur des remparts.

À entendre un tel propos, Amayo se demanda quel sort le sorcier avait jeté à ces malheureux. Cette situation lui fit ressentir un certain embarras.

- Hé bien, c'est que j'avais quelque chose à remettre au roi.
- Pardonnez notre curiosité, mais pourrions-nous voir de quoi il s'agit ?
- Après tout, pourquoi pas !

Quand Amayo sortit la couronne de son sac, les femmes s'exclamèrent d'un cri euphorique puis se prosternèrent à ses pieds. Il frotta sa bosse due au choc, pensant que cela avait dû endommager quelque chose dans son cerveau, et commença à douter de sa propre perception de la réalité. Quand le Premier ministre redescendit et pénétra dans le grand hall, Amayo s'apprêtait à lui dire qu'un sorcier avait dû empoisonner tout le palais, quand celui-ci se prosterna à son tour, un sourire de satisfaction jusqu'aux oreilles. Entendant la foule revenir, il ordonna qu'on ouvre en grand les portes du palais. En un instant, la place royale fut noire de monde. En tête de la foule, un noble interpella le Premier ministre.

- Golasson ! Un chanceux s'est-il présenté avec la couronne ? Celle-ci n'est trouvable nulle part !

Golasson demanda à Amayo d'exhiber la couronne bien haute. Le jeune homme déduisit qu'il voulait simplement rassurer la population en montrant la couronne retrouvée. L'expression neutre, il se contenta donc de lever la couronne à bout de bras afin de la rendre visible par tous. À cet instant, la foule entière s'exclama, puis s'écria d'une seule voix, à trois reprises « Vive le roi ! », puis se prosterna. Perplexe, Amayo se tourna vers Golasson.

- Monsieur le ministre, pouvez-vous me dire où se trouve le roi, j'ai le gênant sentiment d'être le seul à ne pas le voir.
- Vous avez raison, il vous faudrait un miroir pour le voir, car le roi, c'est vous, votre Altesse !
- Je dois vous dire une chose. Je sais que je suis en train de faire un rêve, mais ce qu'il a d'étrange, c'est qu'il semble si réel.
- Je comprends votre sentiment, mon garçon... Pardon, votre Altesse, voulais-je dire !

## Chapitre 4

Rapidement, Amayo fit quelques connexions mentales, et réalisa que, le roi venant de mourir, on venait de procéder au lancer de la couronne. L'énigme résolue, il comprit toute la situation.

- Il est hors de question que j'assume une telle position ! De toute façon, je n'ai aucune connaissance en politique ou en quoi que ce soit qu'un roi ait besoin de savoir pour régner.
- Mais d'après la Tradition, votre Altesse, celui qui rapporte la couronne au palais doit être roi jusqu'à sa mort.
- Et si un singe, ou même la buse, l'avait rapportée, il aurait dirigé notre royaume ?
- Non votre Altesse, seul un humain peut accéder au trône.

Loin de se sentir à sa place, Amayo posa la couronne dans les mains de Golasson, ôta sa cape et sa coiffe d'un geste prompt en même temps qu'il retira ses sandales. Se dévoilant à la foule, il s'écria :

- Voyez qui je suis, un simple va-nu-pieds ! Comment un misérable comme moi pourrait-il prendre place sur le trône ?
- Très juste ! Seul un haut placé peut être roi, qu'on relance la couronne !

Golasson coupa brusquement court aux cris et sifflements de la foule, s'adressant au vieux noble qui

venait de prendre la parole.

- Tais-toi donc vieil idiot ! D'après la Tradition, n'importe quel homme citoyen de notre royaume peut être admis sur le trône et tu le sais très bien !
- Attendez ! Si je suis le roi, je peux prendre toutes les décisions que je souhaite, n'est-ce pas ?
- Parfaitement, votre Altesse, parfaitement !

Golasson fut ravi, pensant qu'Amayo commençait à prendre goût à sa nouvelle position, d'autant plus qu'il reprit la couronne en mains. Cependant, il ne fît que tenter encore d'échapper à son nouveau statut.

- Dans ce cas, je décide de démissionner ! Vous voulez être roi ? Tenez !

Il lança la couronne dans la foule. Le hasard l'avait faite directement tomber dans les mains de Polodou, qui n'eut pas manqué de venir assister à la suite des événements. Aussitôt, il la rapporta à Amayo qui décidément, ne parvenait pas à s'en défaire. Cette sacrée couronne fut comme un aimant magique, repoussée par ceux qui la convoitèrent, attirée par ceux qui n'en voulurent pas. Golasson poursuivit son explication.

- Selon la Tradition, un roi peut décider de beaucoup de choses, mais il doit se plier à la Tradition, qui notamment, ne lui permet pas de démissionner.
- Bon, alors si je comprends bien, je n'ai aucun autre choix que de m'y résigner.
- Vous savez, il y a tout de même pire que d'avoir un royaume à ses pieds, où tout le monde répond à ses moindres désirs.

La foule ria aux éclats, tandis que le nouveau roi

demeurait pensif, l'air sévère.

– Mais si je suis incompetent à régner, le royaume court à sa perte.

– Soyez sans crainte, votre Altesse, je suis certain que tout se passera bien. Restez l'homme que vous êtes et prenez simplement les décisions qui vous semblent justes. Je crois que vous avez besoin d'un peu de repos pour le moment. D'autant plus que la journée de demain sera bien chargée. Permettez que je vous fasse conduire dans votre nouvelle chambre ?

– Oui, vous avez raison, j'ai besoin d'un peu de repos. Néanmoins, je rentre chez moi. Ma petite hutte me convient fort bien.

– C'est impossible, votre Altesse. D'après la Tradition, le roi est tenu de demeurer au palais.

– Existe-t-il au moins un souhait du roi que la Tradition n'interdit pas ?

– En dehors de régner à vie en demeurant au palais et de quelques petits détails, vous jouissez d'une totale liberté d'agir et d'ordonner. Ah, une dernière chose que demande la Tradition. Le nouveau roi doit choisir son symbole le jour même de son accès au trône.

– La buse argentée ! Le roi peut-il regagner sa chambre, à présent ?

– Qu'on conduise le roi dans sa chambre ! Et qu'on lui apporte tout ce qu'il demande !

On ferma les portes du palais, et la population alla s'engouffrer dans les tavernes pour y spéculer sur ce que pouvait bien leur réserver leur nouveau monarque. Tandis que gardes et servants reprenaient leurs places respectives, le jeune roi fut escorté dans des escaliers spiralants jusqu'au sommet de la grande tour.

Sa nouvelle chambre, qui venait d'être nettoyée et arrangée, était une pièce peu vaste en raison de l'étroitesse de la tour à cette hauteur. Elle était aussi chichement meublée, mais l'architecture intérieure éclatait de prestige et d'esthétique, dont un palmier aux longues feuilles arquées semblait si bien ancré au décor qu'on eût pu le confondre avec une colonne.

Personne ne vint déranger Amayo, sinon deux servantes passant discrètement allumer quatre lampes à huile au moment de la tombée de la nuit. Seul dans la plus haute pièce du royaume, il s'avança vers l'unique fenêtre, d'où il bénéficia d'une large vue sur le royaume, et une vision étonnante sur la bourgade, où les maisons des nobles, habituellement si imposantes et si hautaines, semblaient alors si basses et si étriquées.

Comme les sages rencontrés dans les grottes du Sud le lui avaient recommandé, sans modifier son habitude, il consacra la dernière période de la journée à s'asseoir en silence, laissant les pensées de la journée s'évaporer d'elles-mêmes, la respiration s'approfondir en ralentissant, l'esprit s'apaiser complètement.

Ensuite, il s'installa dans le lit, si haut qu'il lui fallut employer le petit escalier de trois marches placé sur le côté. Quand il s'enfonça dans la mollesse de l'épais matelas, il ne parvint pas à trouver une seule posture où son corps ne fût pas torturé. Il comprit alors qu'il ne s'agissait pas d'une blague lorsqu'on disait qu'un coussin était aussi douloureux pour un fakir qu'une planche cloutée pour un homme ordinaire. Ce n'est qu'en s'installant sur un paillason qu'il parvint à trouver la paix du sommeil.

## Chapitre 5

Au petit matin, lorsque le valet entra dans la chambre royale, le jeune roi s'offrait encore une séance de silence, pour avoir l'esprit bien clair pour cette journée, qui sans doute, verrait d'importantes décisions se prendre.

- Hum... Votre Altesse.
- Oui ?
- Je suis Louktor, votre valet.
- Que puis-je faire pour vous ?
- Votre déjeuner matinal est prêt, votre Altesse. Doit-on vous le servir ici, ou préférez-vous descendre dans le salon royal ?
- Les ministres ont-ils bien mangé ?
- Oui, votre Altesse.
- Les nobles ont-ils bien mangé ?
- Oui, votre Altesse.
- Les bourgeois ont-ils bien mangé ?
- Oui, votre Altesse.
- Les familles des classes moyennes ont-elles bien mangé ?
- Oui, votre Altesse.
- Les familles des basses classes et les pauvres ont-ils bien mangé ?
- Heu... Je n'en suis pas sûr, votre Altesse.
- Je ne mangerai rien tant que tout le monde dans le royaume ne mangera pas à sa faim !
- Ainsi est le sort des pauvres, votre Altesse. Si vous



me permettez, vous ne devriez pas perdre votre précieux temps à songer à ces gens-là.

– J'ai eu ouïe-dire que le palais avait cent fois de quoi nourrir et loger quotidiennement tous les pauvres du royaume. Et si le rôle d'un roi n'est pas de prendre soin de son peuple, alors que fais-je ici, à la tête du palais royal ?

Le roi referma les yeux pour achever sa séance de silence, puis alla prendre un bain, indiquant à deux reprises à de jeunes servantes aux mains insistantes qu'il était capable de se savonner tout seul, tandis que deux carrioles descendirent tout en bas de la bourgade pour servir gracieusement de la bonne nourriture à tous ceux qui n'avaient rien à se mettre dans l'estomac. Quand le roi sortit du bain et qu'il apprit que plus personne n'avait faim, il alla prendre place à la table du salon, sur laquelle étaient dressés des plats raffinés sur toute la longueur de la table. Il se contenta toutefois d'un verre de lait de chèvre et d'un biscuit au raisin.

Lorsque le roi entra dans la salle de réunion, tous les ministres étaient présents et debout. Ils s'assirent aussitôt que le roi prit place sur la haute chaise qui dominait la table. Dans un silence pesant, il regarda longuement les ministres, l'un après l'autre. Golasson fut le premier à prendre la parole.

– Avant toute chose, votre Altesse, sachez que la Tradition ne s'oppose pas à ce que vous choisissiez vos propres ministres, tout comme n'importe quel autre membre du palais. Si vous avez besoin de conseil...

– Ce ne sera pas la peine ! Quand on est pur et honnête, on reconnaît facilement le regard de ceux

qui ne le sont pas.

À cette seule phrase, tous les ministres présents, à l'exception de Golasson, tremblèrent et baissèrent la tête, honteux. Le roi n'eut pas besoin de voir qui avait baissé la tête pour poursuivre.

– Golasson, je vous trouve fort bien à votre place. Pour les autres, vous pouvez vider vos appartements. Je vous ferai trouver un logement convenable situé entre les maisons bourgeoises et le bas quartier. Je choisirai les nouveaux ministres en temps voulu.

– À vos ordres, votre Altesse.

Golasson fut le seul à répondre au roi. Les autres ministres quittèrent la salle, la queue entre les jambes. Le roi était soucieux du bien-être de tous, y compris des esprits malsains.

– Je n'ai nul besoin de les entendre parler pour savoir qu'ils ont beaucoup de choses à se reprocher. J'espère toutefois qu'ils ne sont pas trop déçus.

– Non, votre Altesse, seulement un peu vexés, mais honnêtement, je crois qu'ils sont aussi soulagés de ne pas avoir à finir la journée au bout d'une corde.

– Annoncez-moi le programme du jour, mon ami.

– Nous allons procéder à la cérémonie de crémation du roi Dagach. Ensuite, je vous ferai une visite détaillée du palais et vous expliquerai les nombreuses choses qu'un roi se doit de savoir. Je vous ferai visiter le salon historique où je vous parlerai de nos anciens rois. Les tailleurs viendront pour la création de vos costumes, puis le Général Karbel vous présentera son armée. Le lendemain, après la cérémonie d'intronisation, nous irons dans

une chambre secrète où je vous mettrai au courant des affaires du royaume. Mais avant toute chose, vous allez désigner votre épouse.

– Une épouse ? Non, je souhaite rester seul.

– J'en suis navré pour vous, votre Altesse, mais c'est la Tradition qui l'impose. Chaque roi doit avoir son épouse. Autrefois, nous avons eu un roi qui, comme tous, avait son épouse, mais il ne l'a jamais touchée, ni même adressé un regard...

– Oui, car il aimait les garçons ! N'importe quel enfant du royaume connaît cette anecdote de notre Histoire. En tout cas, si je dois prendre une épouse, comment pourrais-je résister à la tentation d'y goûter ? Ça peut être un danger pour la clarté de l'esprit !

– Vous songez à une femme en particulier, votre Altesse ?

– Ah, Golasson, je connais une jeune blanchisseuse. Elle est plus belle que la fleur du matin, son regard est plus lumineux que la pleine lune, chacun de ses sourires donne un effet plus puissant que les potions des sorciers.

– Je vais sur le champ vous faire préparer un cortège pour aller la chercher.

– Pour l'effrayer et la faire fuir comme une biche sauvage ? Non seulement j'y vais seul, mais j'y vais vêtu de ma vieille toge trouée. La Tradition ne s'y oppose pas, j'espère ?

Attaché à la suprême image de la royauté, Golasson aurait aimé mentir, mais il ne put s'opposer au désir de son roi, qui de plus agissait déjà contre son gré. Le roi Amayo remit donc sa toge usée sur les épaules, utilisant les effets de Polodou afin de passer inaperçu jusqu'au bas quartier, où il les cacha dans son ancienne hutte.

Retrouvant ainsi son apparence d'avant, il se dirigea vers la charmante blanchisseuse, se doutant qu'elle n'était pas au courant des événements de la veille.

Lui et Izaya se connaissaient bien, même s'ils ne s'étaient jamais adressés la parole. En silence, ils s'étaient fréquemment regardés. Souvent, ils avaient échangé des sourires. Ils furent même parfois très proches, elle blottie entre ses bras, leurs corps presque collés l'un contre l'autre, quand il l'aidait à tirer le seau du puits lorsqu'il s'était trop rempli. Ils se connaissaient sans se connaître, car ils avaient la même vie, dans le même quartier, avec le même état d'esprit.

En arrivant près du puits, il la vit de dos, baissée à battre du linge. Coupé dans son élan, il stoppa net, hésitant. Là seulement, il réalisa qu'il l'aimait depuis toujours sans y penser, et il fut convaincu de la réciproque. Il avait le royaume et les hommes les plus influents à ses pieds, mais se sentit intimidé et démuni face à cette jeune fille des bas quartiers. Il rit lui-même de ce paradoxe.

## Chapitre 6

Courageusement, il adressa pour la première fois la parole à celle qui lui semblait plus importante à conquérir qu'un royaume.

– Izaya !

– Amayo ! Où étais-tu passé ?

– Heu... J'étais là-haut.

– Encore à trier les ordures des maisons bourgeoises ? Tu sais, leurs domestiques mangent les restes, c'est pourquoi tu ne trouves pas grand-chose. Tu aurais dû rester là, ce matin les gens du palais sont venus offrir de la bonne nourriture à tous ceux qui le voulaient. Ils nous ont même dit qu'on pouvait désormais venir chaque jour devant le palais pour en recevoir. Et hier, c'était curieux de voir tous ces hommes courir à l'extérieur, en connais-tu la raison ?

– Je n'ai rien entendu. Je crois que je dormais profondément à ce moment-là.

– Bon, dis-moi ce que je peux faire pour toi.

– Heu... Je te ramène ton sac.

– Tu pouvais l'accrocher, comme d'habitude.

Comme pour prendre un certain élan psychologique, le roi alla accrocher le sac devant la hutte de la blanchisseuse, puis revint vers elle d'un pas ferme. L'intensité et la magnificence du regard de sa belle le paralysa de nouveau, si bien qu'elle eut l'intuition que son ami avait besoin d'un peu d'assistance.

- Tu as la mine d'un enfant qui a peur de se faire gronder. Allez, qu'as-tu à me dire ?
- Oh, c'est juste une idée qui me passait par la tête, mais rien de vraiment sérieux, tu sais.
- Vide ton sac Amayo, je ne te mangerai pas !
- Comment ressentirais-tu l'idée d'être l'épouse d'un homme comme moi ?
- Ça ne me déplairait pas. Absolument pas, même !

Les yeux d'Izaya se mirent à scintiller comme s'ils venaient d'être lavés avec le drap qu'elle s'apprêtait à rincer. Son sourire devint plus large que d'ordinaire, montrant des dents dont la blancheur contrastait nettement avec le noir brillant de ses cheveux aux mèches éparses. Amayo sentit une joie l'envoûter, mais s'efforça de rester neutre. Il craignit que l'existence royale et toutes ses obligations protocolaires ne convinssent pas à Izaya, et il voulut s'en assurer.

- Et l'idée d'être l'épouse du roi ?
- Et de rester enfermée dans le palais en ne côtoyant que des orgueilleux ? Ah ça, jamais de la vie, je préfère encore me noyer au fond de ce puits !
- Ce n'était qu'une idée, oublie donc cela.

Évitant soigneusement de croiser encore le doux regard d'Izaya, le jeune roi la salua de la main, puis emprunta les escaliers en direction du palais. Restée sur sa faim, la jeune fille tenta de rallonger la conversation.

- Amayo ! Tu m'as l'air bien affairé aujourd'hui, que se passe-t-il ?
- Le Premier ministre m'attend.
- Le Premier ministre ? Ah, que j'aime cet humour !  
Dommage que nous n'ayons jamais parlé avant. Eh

bien moi, j'ai rendez-vous avec le roi !  
– Si seulement...

Ignorant les rires d'Izaya, il soupira sa dernière réplique sans se retourner ni même ralentir sa marche. Dans un petit escalier désert des quartiers moyens, il s'immobilisa. « Quelle est cette maladie paralysante ? » se demanda-t-il. Lui qui fut toujours d'une telle aisance avec Izaya. Chaque fois que l'esprit évoquait une idée située légèrement au-delà de l'amitié, une chose se bloquait dans le cerveau, l'estomac se nouait, de petits vertiges apparaissaient dans le cœur. Au milieu de tout cela, il y avait bien des pointes d'extases, mais une crainte terrifiante de perdre l'accès à ces sensations. De plus, après coup, d'aigres sensations de manque persistaient.

S'il s'agissait de ce que les Hommes appelaient le bonheur du couple, alors c'est qu'ils sont aveugles et totalement déraisonnables de fournir tant d'efforts pour provoquer une si grande maladie mentale.

Le jeune roi avait la chance d'arriver à ne jamais se laisser piéger par un attachement d'aucune sorte, mais celui qui venait de l'éperonner semblait bien plus dangereux et vicieux que les autres.

Dans la dernière ruelle menant à l'enceinte royale, bien que de nombreux citoyens approchèrent le roi et le saluèrent avec le plus profond respect, celui-ci ne voyait que l'image de la ravissante Izaya, sans parvenir à l'effacer. Quand il entra dans le palais, ses serviteurs n'attendirent pas pour le vêtir d'une soyeuse robe. Perdu dans ses réflexions, il se laissa faire comme un bébé docile. Une fois bien paré, Golasson apparut.

- Oh, voilà un roi qui ressemble à un roi !
- L'apparence est-elle donc plus importante que le contenu ?
- Cela permet tout du moins de savoir à qui l'on a affaire. Alors, vous avez demandé la main à votre petite blanchisseuse ?
- Je n'ai même pas osé !
- Quoi ? Le mariage est prévu demain, tout de suite après la cérémonie d'intronisation.
- Ce sont les attachements qui détruisent les Hommes, mon cher Golasson. Et je refuse d'être l'esclave d'un attachement aussi infernal.
- Le mariage n'est qu'une formalité, vous pourriez vivre comme deux bon amis.
- C'est une idée, mais de toute façon elle ne veut pas vivre au palais.
- En êtes-vous sûr, votre Altesse ?
- Elle me l'a clairement annoncé, et même précisé qu'elle préférerait mourir noyée au fond d'un puits.
- Dans ce cas, je ferai circuler une annonce et il vous faudra choisir une femme parmi celles qui se présenteront.
- Prenez-en vous-même une au hasard, parmi celles qui veulent bien vivre au palais. Je la laisserai dans son coin, et peu importe ce que l'on racontera dans les livres d'Histoire !

Après les funérailles du roi défunt, Golasson fit découvrir les lieux au jeune roi, lui exposant les divers protocoles que la coutume attend d'un roi. Amayo resta silencieux et attentif, jusqu'au salon historique, qui exposait la philosophie et les actions des rois précédents. Leurs visions étaient supposées inspirer les rois futurs.



- Ça ne m'intéresse pas, passons à la suite !
- Enfin, votre Altesse...
- Ce ne sont pas des hommes animés par l'avidité et l'orgueil, excités par le scintillement de l'or et méprisant leurs frères souffrant de faim ou de froid qui vont me donner des leçons de vie. J'ai bien plus à apprendre auprès de ceux qui vivent dans les grottes ou les forêts, toujours satisfaits bien qu'ils n'aient rien, toujours absorbés dans la noblesse du silence.

N'ayant rien à rétorquer, le ministre quitta le salon et fit appeler le Général Karbel, qu'il présenta au roi.

- Votre Altesse, c'est un immense honneur de vous servir. Permettez-moi de vous escorter dans la grande cour, où notre armée au complet vous attend au garde-à-vous.
- Et à quoi servent tous ces hommes ?
- À protéger vaillamment notre royaume, votre Altesse.
- Le protéger contre quoi ?
- Contre nos ennemis, voyons !
- Votre ennemi se trouve dans votre conscience, mon cher Karbel, nulle part ailleurs ! C'est avec soi qu'il faut combattre. Ne savez-vous pas ce que disent les sages ?
- Les sages ?
- Ils disent que celui qui parvient à maîtriser son esprit est bien plus fort que celui qui parvient à maîtriser tous les royaumes.

## Chapitre 7

Le lendemain à l'aube, tandis que le roi Amayo, qui ressemblait plus à un ascète qu'à un monarque, était plongé dans le silence, à une quinzaine de lieues d'ici, l'empereur Nitrakos, qui ressemblait plus à un militaire qu'à un monarque, inspectait ses troupes.

Il ordonna lui-même à quelques lieutenants de fouetter tout soldat relâchant son effort durant l'entraînement intensif. Au rythme de terrifiants cris de guerre, épée fermement empoignée, tous s'acharnaient à taillader en petites pièces des hommes de bois que l'on remplaçait au fur et à mesure.

Bondissant sur l'un de ses chevaux, Nitrakos galopa jusqu'au fond des jardins impériaux. Sans quitter sa monture, il se baissa pour cueillir une glutèque qu'il écrasa dans sa main. Constatant le fruit encore un peu vert à l'intérieur, il grogna. En le reniflant, fermant les yeux pour mieux se concentrer, l'empereur tenta d'estimer le temps nécessaire jusqu'à sa maturation. Un léger sourire de satisfaction se dessina sur sa mâchoire de tyrannosaure.

Au palais royal, le jeune roi fut arraché de son silence par son valet, qui le conduisit d'urgence dans l'un des salons du premier étage.

- Louktor, que se passe-t-il donc de si important ?
- Dépêchez-vous, votre Altesse, tout le monde vous attend en bas !

Polodou, dont l'euphorie ne décroissait pas depuis qu'il avait été nommé tailleur à la cour, était là, accompagné de toute une armée : des couturiers, des coiffeurs, des maquilleurs, des joailliers, des chausseurs, ainsi qu'un forgeron, qui venait de façonner la nouvelle épée royale.

Quand le roi fut fin prêt, revêtu de sa grande robe royale, accueilli par le son des trompettes et des tambours, il avança sur un long tapis bleu menant jusqu'au trône. Il était suivi par quatre chevaliers qui portaient sa cape, plus longue encore que la grande table des réunions. Dans la salle du trône, toute la haute et même un peu moins haute société de la bourgade était déjà installée, chacun habillé dans son plus bel accoutrement.

Le roi parvenu devant le trône, Golasson vint lui chuchoter que près de soixante femmes espérant devenir son épouse attendaient déjà dans le grand hall. Le sourire aux lèvres, il lui indiqua une petite échelle permettant de grimper sur le vertigineux trône. Pendant les longs discours cérémonieux, le roi saisit l'occasion de s'octroyer un bain de silence intérieur.

Une fois que la cérémonie fut complète et que le roi fut coiffé de sa couronne, Golasson vint annoncer que le moment était venu de choisir l'épouse du roi. Le valet ouvrit la porte et laissa entrer les nombreuses prétendantes. Soudain, alors que Golasson, ayant toute l'attention de l'assemblée, commençait à procéder à la sélection, le valet s'approcha du roi.

- Votre Altesse, une femme souhaite vous voir.
- Je sais bien, mon garçon, et pas qu'une seule, à en croire mes yeux. Et elles ne souhaitent pas seulement me voir, si j'ai bien saisi la situation.

Tout le monde pouffa de rire, mais le valet revint à la charge.

- Ce n'est pas cela, votre Altesse. Cette personne prétend avoir trouvé une chose vous appartenant.
- Vraiment ? Je ne possède rien, cependant. Faites-la tout de même entrer !

Une jeune femme des quartiers pauvres s'avança craintivement vers le roi qui, du haut de son trône, l'air chaleureux, lui fit signe de la main de s'installer près de lui. Elle s'assit en bas du trône, puis sortit un objet rouge emballé dans un bout de tissu.

- Votre Altesse, j'ai retrouvé ceci près de chez moi, je crois qu'il s'agit d'un des rubis de votre couronne.

Quand le valet lui demanda d'ôter sa capuche devant le roi, elle s'exécuta. Son visage découvert, le roi fut stupéfait, mais pas autant que la jeune femme.

- Izaya ?
- Amayo ? C'est toi ? Sans ta voix, je ne t'aurais jamais reconnu dans cet accoutrement ! Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Comment se fait-il que tu ne m'aies même pas conviée ?

En s'adressant au roi, Izaya tirait machinalement le bas de sa cape, ce qui le fit basculer de son trône. Un vif réflexe lui épargna une douloureuse chute, tant pour lui que pour elle.

- Pour assister à mon mariage en tant qu'invitée ?
- Non, en tant que mariée !

Elle lança le gros rubis en l'air, qu'il rattrapa aussi habilement qu'il le faisait chaque fois qu'elle lui lançait une datte ou un pruneau.

– Mais, tu m'as affirmé que tu préférerais mourir que d'être la dame du royaume...

– Tu ne m'as jamais dit que le roi, c'était toi. Ça change tout ! Je n'en crois pas mes yeux, mais si c'est bien toi à la tête du royaume, alors je ne connais pas de meilleur endroit qu'ici pour vivre.

Le roi s'adressa à l'ensemble de l'assistance, dont une soixantaine de jalouses qui applaudirent nettement moins intensément que les autres.

– Mes chers amis, laissez-moi vous présenter mon épouse, une fille aussi simple, naturelle et appréciable qu'une fleur, et qui depuis toujours est dans mon cœur !

Izaya perdit connaissance, deux servantes tentèrent de la réveiller. Le roi exhiba le rubis à tous.

– Avec ceci, elle aurait pu s'offrir une belle maison de terre comme celles des hauts quartiers. Grâce à ses qualités pures, c'est le palais royal qu'elle s'offre ! Certains diront qu'une femme vient de rapporter une pierre précieuse au roi. Ce que je vois, moi, c'est une pierre qui vient d'apporter une femme précieuse au roi. Cette femme m'a inspiré depuis l'enfance, son exemple m'a façonné un état d'esprit sain et apporté une vision claire des choses. Elle vit les pieds dans la boue, vêtue de guenilles, mais elle est juste et dévouée envers tous, humble et vertueuse comme une sainte. Voilà ce que j'appelle une personne noble. C'est ce genre d'individus dont je vais m'entourer pour gérer les affaires du royaume.

Bon nombre de nobles et de bourgeois semblaient tout à coup inquiets, voire angoissés. D'autres, comme

Golasson et Polodou, rayonnaient de félicité. Izaya reprit lentement ses esprits. Le roi donna ses ordres.

- Qu'on habille la mariée ! Qu'on prépare un repas pour tous les habitants du royaume !

Après un grand mariage, un grand festin et une grande sieste, on hissa le nouveau drapeau royal, fraîchement cousu avec l'emblème du roi : une buse argentée déployant fièrement ses ailes. Il flotta aux côtés du drapeau traditionnel du royaume, au sommet du palais, juste au-dessus de la chambre royale. Le drapeau fut fixé par un jeune soldat fort à l'aise sur les toits les plus dangereux. Cet **as** de l'équilibre ayant achevé sa besogne, le **roi** descendit voir sa **dame**, mais fut stoppé par son **valet** au bout de **dix** marches.

- Votre Altesse, des nobles vous attendent dans le salon des invités. Ils ont des cadeaux de grande valeur à vous offrir.
- Le meilleur cadeau qu'ils puissent me faire, c'est d'apporter leur aide à ceux qui en ont besoin, et surtout, sans rien espérer en retour.

Le roi répliqua tout en poursuivant sa descente des escaliers. Le valet avait marché à reculons afin de demeurer, par respect, plus bas que le roi. En bas, il croisa le Premier ministre.

- Votre Altesse, pourriez-vous me suivre dans la chambre secrète ? Le Général et moi-même allons vous mettre au courant des affaires du royaume.
- Voyons cela demain, Golasson, j'ai promis à ma dame de venir converser avec elle.
- C'est qu'il y a urgence, votre Altesse.
- Je regrette, mais les affaires du royaume pourront

attendre une nuit de plus. Par contre, on ne fait pas attendre une dame.

Arrivé dans la petite cour où se trouvaient les huttes des servantes, le roi trouva aisément celle d'Izaya, car c'était la seule devant laquelle se tenaient debout une demi-douzaine de gardes, main à l'épée. À la vue du roi, bien qu'ils eussent la tête déjà bien droite, ils se redressèrent d'un cran, s'immobilisant comme des statues. Les murs de la hutte étaient façonnés de terre, le toit de bambou, avec de la paille au sol en guise de tapis, avec une petite natte pour tout mobilier.

– Es-tu bien installée, ma chère ?

– Oh oui, cette hutte est magnifique ! J'ai fait retirer les tables et les commodes, car elles prenaient inutilement de la place.

– Quelle chance tu as de pouvoir choisir ta demeure, la Tradition ne t'impose rien.

– C'est vrai, j'ai de quoi être heureuse. De plus, j'ai beaucoup de nouvelles amies. Et je vais pouvoir m'offrir un bâton à battre le linge de bonne qualité. Le mien est pourri depuis longtemps déjà.

– Tu crois peut-être que je laisserais la première dame du royaume laver le linge des autres ?

– Non, mais je tiens à laver moi-même mon linge et celui de mon mari, je viendrai balayer ta chambre, changerai la paille de la mienne, et effectuerai une ou deux tâches dans les cuisines. La dame du roi ne doit-elle pas être un exemple pour toutes les femmes du royaume, mon cher ? Je consacrerai mes après-midis à sillonner la bourgade et les hameaux voisins pour repérer tout ce qui nécessite d'être amélioré. Comment mener un peuple à une existence agréable

et bien organisée si le couple royal se complaît dans la paresse ?

– C'est un ravissement de t'avoir ici, Izaya. C'est moi qui porte la couronne, mais c'est toi qui la fait briller !

Le jeune roi prit la main de la jeune dame, qu'il embrassa tendrement à trois reprises. Tandis que deux servantes leur apportaient du thé aux épices, ils demeurèrent silencieux. Une fois de nouveau seuls, l'esprit serein, le roi lui confia ses pensées.

– Hier, lorsque je suis venu te parler près du puits, je me suis senti troublé.

– Oui, je l'ai bien remarqué, c'était attendrissant.

– Attendrissant pour toi, mais paralysant pour moi ! Cette violente maladie m'a terrifié.

– À ce point ? Alors cela doit sérieusement gêner la clarté et la tranquillité de l'esprit.

– Oui, et quand on dirige un royaume, c'est plutôt ennuyeux. Il est cependant impératif de garder la tête froide.

– C'est facile ! Il suffit de se concentrer exclusivement sur les qualités mentales de la personne aimée.

– Exactement, et j'ai trouvé une astuce pour me faciliter la tâche. Pendant la cérémonie du mariage, je t'imaginai avec le visage d'une guenon à tête plate. Tu sais, cet animal hideux avec un nez rouge qui pend. Je visualisais ça, mais avec toutes tes qualités. Mon esprit était aussi calme que la surface d'un lac sans vent.

– Avec toi, je n'ai nullement besoin d'imagination. Ton visage tel quel suffit.

– Vraiment ?

– Je plaisante ! Quoi qu'il en soit, votre Altesse me



permettra-t-elle de venir occasionnellement goûter aux joies nuptiales ? Ça ne nous empêchera pas de garder un esprit stable le reste du temps, j'en suis bien certaine.

– Mais dans quel but, ma chère ? Pour montrer l'exemple à tous les couples du royaume ?

## Chapitre 8

Le matin suivant, le Premier ministre paraissait anxieux. Le roi eut à peine terminé son verre de lait de chèvre que celui-ci le pressa dans la chambre secrète. Il s'agissait d'une petite pièce au fond des caves, dont l'étroite entrée restait cachée par un tonneau vide à l'intérieur duquel il fallait d'abord pénétrer afin d'y accéder. Seuls les chandeliers tenus par le Ministre et le Général violaient l'obscurité, et leurs respirations le silence. Le roi pensa que cet endroit était idoine pour ses séances de silence intérieur. À peine le Général eut refermé la porte que Golasson, d'un ton grave, annonça au roi la principale préoccupation du moment.

- Votre Altesse, l'empereur Nitrakos s'apprête à débarquer ici avec ses troupes d'un jour à l'autre.
- Formidable ! Ils n'étaient encore jamais venus ici. Ils vont enfin découvrir notre magnifique royaume et sa charmante bourgade, son marché, ses poteries, ses tissus, ses gâteaux de figues...
- Mais ils vont nous massacrer !
- Comment pouvez-vous l'affirmer ?
- Nitrakos le dit lui-même.
- Et alors ? Ce n'est qu'une parole, c'est du vent. J'avoue avoir été légèrement inquiet en voyant vos visages blêmes et déformés par l'angoisse. J'avais imaginé que les devins prédisaient un tremblement de terre ou un cyclone. Contre la nature, on ne peut rien. Néanmoins, en ce qui concerne les humains, on

peut toujours changer leurs esprits.

En sueur malgré la fraîcheur, le Général ne maîtrisait plus ses émotions. Le regard noyé de terreur, il s'emporta, renversant son chandelier d'un geste maladroit.

– On ne change pas l'esprit de Nitrakos, personne n'est plus déterminé que lui. C'est un meurtrier né. Il a des centaines de chevaux et d'éléphants recouverts d'épaisses armures en bronze, des canons, des catapultes, des hommes surentraînés maniant les armes les plus destructrices. Ils vont nous écraser comme de misérables cafards, nous décapiter, nous transpercer, nous déchiqueter, nous brûler !

– Non, ils agiraient ainsi seulement si vous leur donnez une raison de le faire.

– Pourriez-vous me dire, votre Altesse, en quoi je pourrais bien provoquer cela ?

– Votre hostilité, mon cher Karbel. C'est toute la haine et la peur qui vous habitent, toutes ces émotions malsaines qui ont fait de vous leur esclave.

– Que proposez-vous donc ? De rester calme sans agir ?

– Quoi faire de mieux ? S'enfermer, se barricader, brandir les boucliers, crier, préparer une contre-attaque, ou s'enfuir sont autant d'actions qui ne feraient que nourrir leur désir d'attaquer.

– Avec tout mon respect, votre Altesse, si je puis être franc, je crois qu'en dehors de rares individus n'ayant aucune conscience de la réalité et dont vous faites partie, personne dans notre royaume serait capable, dans une telle situation, de rester calme sans agir.

– Ce que vous appelez réalité n'est en fait qu'une

vision non seulement déformée par vos sentiments, mais surtout illusoire, car elle se base uniquement sur vos pensées. Et les pensées ne sont que les reflets morts de nos perceptions et croyances. Seul un esprit totalement calme est en mesure de distinguer les choses telles qu'elles sont, donc de comprendre la réalité.

– Alors, votre Altesse, que devons-nous faire ?

– Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire. Maintenant, faites ce que vous voulez, mais attention, ne laissez rien savoir à qui que ce soit, ne montrez même pas votre mine angoissée. Autrement, vous sèmeriez la panique et nous ne pourrions plus éviter la guerre.

Pour la journée, le roi décida d'aller rendre visite aux sages qui résidaient en solitaire sous la roche, à quelques lieues de la bourgade.

– Votre Altesse, votre cheval est prêt.

– Lui avez-vous demandé s'il était d'accord pour me transporter ?

– Heu, je doute qu'il me réponde si je le lui demandais.

– Eh bien je refuse de lui imposer ma charge. Ce n'est pas parce que c'est un animal qu'on peut s'octroyer le droit d'en faire un esclave. J'irai donc à pied.

– La distance est longue, jusque là-bas.

– Tant mieux, la marche est le meilleur des sports.

– Bien, au moins, vos serviteurs vous tiendront à l'ombre durant le trajet.

– Non, car je pars seul.

Vêtu de sa vieille toge et coiffé d'une simple feuille de bananier pour se protéger du soleil, le roi longea la vallée vers le Sud. À mi-parcours, il s'installa au bord d'une rivière, à l'ombre d'un palmier, pour se reposer et

manger quelques figes. Lorsqu'il parvint enfin devant l'une des grottes où étaient supposés résider les sages, il y entra, prenant soin de ne pas troubler la quiétude du lieu. À sa déception, il n'y vit personne, mais seulement une statue de pierre qui représentait un ascète maigre, bien droit, assis les jambes croisées, les yeux fermés.

Le roi était intrigué par les vrais cheveux qui la coiffaient, et qui avaient l'apparence de longues lianes tombantes jusqu'au sol. Il examina les cheveux pour voir comment ils avaient été fixés. Quand il balaya de sa main le visage de la statue tout en soufflant dessus pour la dépoussiérer, de vrais yeux s'ouvrirent. Tressaillant, il recula d'un bond.

- Pardon, vénérable ascète, je vous ai pris pour une sculpture.
- Les Hommes vivent dans l'erreur et la souffrance, car ils croient en leurs yeux et s'attachent à l'idée qu'ils leur transmettent.
- C'est bien juste. Tenez, je vous apporte une modeste offrande, des fruits séchés, quelques gâteaux de figes et un pot de miel. Quelle chance vous avez de vivre dans cette belle petite grotte taillée pour vous par la nature, fraîche et silencieuse, loin des Hommes et de leurs ambitions malades.
- Dans la région, il y a encore de nombreuses grottes comme celle-ci qui sont vacantes.
- Je me suis laissé piéger sans le vouloir dans une situation où je dois gérer beaucoup de choses.
- Aucune situation n'empêche le développement des qualités qui mènent à la sagesse.
- Oui, vénérable ascète, mais il m'arrive d'être hésitant quand j'ai une grande décision à prendre.

– Tu dois éliminer le doute en toi. Seul un esprit vide est en mesure de le faire. Ne sous-estime jamais la puissance d'un esprit stable. Tu devrais prendre le temps de t'isoler et de t'imprégner complètement dans le silence intérieur, en abandonnant momentanément tous ceux qui dépendent de toi, même si tu étais le roi en personne.

En terminant sa phrase, l'ascète regarda Amayo avec un petit sourire. Comprenant que le sage avait deviné qui il était, il adopta un discours plus direct.

– Si un empire avait l'intention d'attaquer votre petit royaume, que diriez-vous à vos citoyens ? Quels ordres leur donneriez-vous ?

– Seul le roi de ce petit royaume peut trouver la réponse. Je dirais donc à ce roi de cultiver tranquillement, par le silence intérieur, le terrain propice à l'apparition d'une réponse appropriée.

– Mais il ne reste plus assez de temps !

– Si tu ne disposais que d'une matinée pour abattre un arbre à la hache, que ferais-tu ?

– Ne sachant pas quelle durée cela me prendrait, je m'acharnerais à la tâche sans perdre un instant. N'en feriez-vous pas autant, vénérable ascète ?

– Pour avoir toutes mes chances, je consacrerai les trois quarts de la matinée à aiguiser ma hache.

Quand le roi se fut prosterné devant l'ascète pour marquer son respect, il s'en retourna à son palais, où il arriva à la nuit tombante. Fatigué par sa longue promenade, il s'endormit aussitôt.

## Chapitre 9

On avait tant parlé au roi des bienfaits du bain de vapeur parfumée qu'il voulut l'essayer, juste à son réveil. Le bain était une simple pièce étroite couverte de petits carrelages et pourvue d'un banc en bois. Au pied du mur se trouvait une bouche laissant entrer la vapeur selon un système de cheminée partant d'un fourneau employé pour chauffer l'eau parfumée. À peine la vapeur commençait à remplir le bain que Golasson entra d'un bond, le visage épouvanté, suffoquant à cause des escaliers qu'il venait d'escalader à la hâte. Il brandit une main gluante au roi.

- Votre Altesse, les glutèques sont mûres ! Elles sont mûres ! Elles ont mûri tôt, cette année !
- Inutile de crier, je ne suis pas sourd.
- C'est une technique militaire employée par les soldats !
- Non, tous les enfants des bas quartiers utilisent ça pour franchir les murs des vergers.
- Nitrakos et son armée seront là aujourd'hui-même, en avez-vous conscience ? Par tous les esprits, voudriez-vous bien nous dévoiler vos intentions ?
- Une fois que vous m'aurez laissé prendre mon bain.

Golasson sortit, mais le roi n'eut pas encore achevé son bain qu'il entra de nouveau, plus agité que jamais.

- Votre Altesse ! Votre Altesse !
- Pour bien profiter de ce bain, mon cher Golasson, je vous suggère d'ôter vos vêtements.

- Ils sont là ! L'empereur et les siens sont là !
- Dans la bourgade ?
- Non, à l'horizon !
- Alors ils ne sont pas encore là.
- On distingue le nuage de sable soulevé par la cavalerie, c'est effrayant !
- Ça n'a rien d'effrayant, c'est juste du sable. Cela doit donner un beau spectacle, non ?
- Alors, votre Altesse, quelles sont vos intentions ?
- Mes intentions ? D'aller m'enfermer tout seul dans la chambre secrète afin de m'absorber paisiblement dans le silence.
- Êtes-vous sérieux ? Et nous, que doit-on faire ?
- En m'attendant, vous pouvez balayer la cour et les ruelles de la bourgade, et entreposer des pots fleuris aux abords de la ruelle centrale.

Le roi enfila sa vieille toge et se rendit sur le haut balcon du palais, suivi par le ministre. Il observa un instant le nuage de sable et attira l'attention de Golasson sur leur trajectoire.

- Voyez-vous les quatre collines sur le côté, qui les séparent d'ici ?
- Je les vois, votre Altesse.
- Ils vont passer devant chacune d'elles, n'est-ce pas ?
- Oui, votre Altesse.
- Venez me chercher une fois qu'ils seront passés devant la dernière d'entre elles. D'ici là, rassemblez tous les habitants sur la place. Je viendrai alors ici même et donnerai les ordres qui s'imposent.
- Je me sens enfin un peu plus léger, votre Altesse. Vous avez donc une solution.



- Pas encore, Golasson. J'ai juste besoin d'avoir l'esprit encore un peu plus clair que d'habitude.
- Et que dois-je dire à Karbel, en attendant ?
- Qu'il aide à entreposer les fleurs. Bon, je descends dans les caves. Et attention, celui qui vient me déranger avant que l'armée impériale ne parvienne devant la dernière colline, je le donne tout cru à Nitrakos !

Seul dans le silence et l'obscurité de la chambre secrète, quand le roi s'assit paisiblement, il se laissa complètement absorber par le calme intérieur. Dans cette paix profonde, il se sentit si léger pour ne pas dire céleste, et plus détaché que jamais. Il trouva fou qu'on puisse s'accrocher à des projets difficiles d'accès et pourtant si insignifiants. La stabilité de l'esprit, songea-t-il, si simple, si accessible, offrait un confort si puissant, une clarté si étendue, une vision si juste et si profonde.

Peu de temps après, il n'y avait plus aucune pensée, plus rien du tout, plus de lui-même non plus. Le temps passa si vite qu'il lui sembla bref. Quand il termina sa séance de silence intérieur, les premières pensées qui apparurent d'elles-mêmes furent les pensées appropriées, celles qu'il trouva enfin parce qu'il eût complètement cessé de les chercher. Il vit que lorsqu'il renonçait au monde, c'était le monde qui se mettait à son diapason, qui le protégeait en toute situation.

Golasson vint frapper à la porte de la chambre secrète. Peu de temps après, le roi apparut au balcon dans sa toge trouée, mais coiffé de sa couronne, accompagné d'Izaya. Le couple royal étant chaleureusement acclamé par la foule, le roi délivra ses instructions.

– Mes chers citoyens, de nouveaux amis viennent nous rendre visite. Ils doivent être pressés de nous connaître car ils n'ont pas pris le temps d'emmener leurs femmes et leurs enfants. Donnez leur donc l'envie de revenir en famille. Leurs coutumes sont différentes des nôtres, ils aiment exhiber leurs épées et leurs lances, ils ornent leurs éléphants et chevaux de belles parures métalliques. Soyez bons avec eux et sachez les mettre à l'aise. Ouvrez bien grand les portes du rempart ! Donnez-leur un chaleureux accueil, nourrissez-les de nos meilleurs mets, abreuvez-les de nos meilleurs jus, offrez-leur les plus belles choses que vous possédez, hissez leur drapeau en leur honneur, montrez-leur toute la bonté dont nous sommes capables ! Montrez-leur notre plus grande force, la plus grande des forces, notre Amour ! Je ne parle pas du désir des hommes pour la chair molle et celui des femmes pour la chair dure. Je parle de la bienveillance illimitée, de cette faculté de votre cœur à cultiver le bien-être pour tous !

Lorsque le roi quitta le balcon, le Général jaillit sur lui, le visage rougi par la colère.

– Vous voulez notre mort à tous ? Pourquoi n'avoir même pas dévoilé les intentions de l'armée impériale ? Vous n'êtes qu'un fou et indigne d'être roi !

– Mon cher Karbel, savez-vous pourquoi les êtres vivent continuellement dans l'insatisfaction et le conflit ? C'est parce que leur aveuglement leur fait toujours choisir les mauvaises actions.

– Qu'espérez-vous donc avec votre « amour » ? Faire Nitrakos s'incliner ? Cessez vos paroles insensées. À présent, allez donc voir comment votre bon peuple

réagira quand les premières têtes commenceront à tomber sous les glaives.

Ignorant le Général, le roi se retourna vers sa dame.

- Izaya, va accueillir les officiers de Nitrakos.
- Nitrakos le sanguinaire ?
- Non, Nitrakos l'affectueux.
- Tu as raison, la réputation n'est pas vérité, il ne faut jamais s'y fier pleinement.
- Et chaque esprit a toujours au moins une petite place pour la raison. C'est cette petite place qu'il faut savoir stimuler.
- Bien, je vais accueillir ses officiers, mais comment les reconnaître ?
- C'est ceux qui sont installés sur les éléphants. Demande donc à ce qu'on t'accompagne avec des échelles.

Quand l'armée impériale fut tout près, à leur grand étonnement, les portes du rempart s'ouvrirent complètement, et de nombreuses personnes apparurent, le visage rayonnant d'accueil, faisant signe aux arrivants de venir s'installer.

Devenus obsolètes, les soldats chargés de préparer les canons et de distribuer les glutèques craignirent de se voir chargés d'une mission plus dangereuse. Sur le plus grand des éléphants était attelée une nacelle luxueusement décorée, de laquelle sortit une main, le temps de marquer un signe ferme. Des lieutenants crièrent et subitement, l'armée entière demeura immobile, laissant un silence perturbé seulement par le souffle du vent et le cri de quelques buses.

Nitrakos crût aussitôt à un piège. Il réfléchit un instant

et estima que, dans tous les cas, il vaincrait aisément. L'ouverture des portes du rempart lui apparaissait comme une aubaine pour lui et comme une grossière erreur pour le roi. D'un autre geste de la main, il fit signifier l'ordre de pénétrer et d'envahir la bourgade.

Telle une gigantesque fourmilière, un flot humain se déversa dans les ruelles. Les soldats ne croisant que des hommes et femmes leur proposant de s'installer pour se restaurer et boire un rafraîchissement, ils perdirent tout élan d'affrontement.

– Mais où sont vos soldats ?

– Quels soldats ? Nous ne sommes pas en guerre !

Fatigués de deux jours de marche, chichement nourris et oppressés par les ordres exigeants de Nitrakos, ils se réjouirent de l'opportunité de cet accueil inattendu. Sans attendre, ils posèrent les armes et prirent place dans les maisons, enchantés de faire connaissance avec les chaleureux habitants du royaume.

Vêtue de sa plus belle robe d'épouse royale, avec son sourire éclatant, Izaya réceptionna les haut gradés à l'aide des échelles qu'elle fit apporter. Quelques servantes du palais éventaient les officiers et leur firent boire de délicieux breuvages, après bien sûr, selon une coutume de l'époque, en avoir bu elles-mêmes pour les mettre en confiance. Entendant la musique jouée en leur honneur, et apercevant le drapeau de leur empire flotter au sommet du palais royal, aucun des officiers ne résista à cet amour sincère de son prochain, cette arme bien plus efficace que n'importe quelle autre, que Nitrakos n'aurait jamais soupçonnée. Lui seul restait confiné dans sa nacelle, grognant de frustration.

## Dernier chapitre

Cherchant cependant à tirer parti de la situation, Nitrakos trouva un moyen d'approcher le roi pour le décapiter à l'aide de son glaive. Il ôta son casque de guerre orné d'une tête de lion aux longs crocs arqués, et arracha le rideau de sa nacelle pour l'utiliser comme une cape à l'aide de laquelle il recouvra son armure. Paré pour passer inaperçu, il quitta sa monture en lui marchant sur la tête, puis en se laissant glisser le long de la trompe. En entrant discrètement dans la bourgade, il constata que les ruelles étaient désertes, à l'exception d'un misérable petit homme esseulé, assis sur une marche d'escalier, pauvrement vêtu, qu'il aborda en prenant soin d'adopter le comportement et le ton d'un bourgeois un peu égaré.

- Dis-moi, mendiant, connais-tu quelqu'un qui puisse me conduire auprès du roi ?
- Pourquoi ne vas-tu pas au palais ?
- Il semblerait qu'il se cache.
- Si tu le souhaites, je peux t'y conduire moi-même.
- Toi, tu sais où trouver le roi ?
- Ne te fies pas à l'apparence, je suis plus malin que tu ne le crois. Et que me donnes-tu en échange ?
- Un repas copieux comme celui d'un ogre et raffiné comme celui d'un noble.
- Alors je te conduis auprès de son valet. Un roi, cela vaut plus que ça !
- Je te promets une maison. Une maison rien que pour

toi. Cela te suffit-il, petite vermine ?

– C'est convenable. Bon, suis-moi !

Nitrakos emboîta le pas au mendiant à travers les ruelles les plus discrètes de la bourgade. Au grand étonnement de l'empereur, ils parvinrent devant le palais royal. Quand le mendiant entra dans l'enceinte, puis dans le grand hall, il le suivit craintivement, mais stupéfait de constater qu'on laissât entrer si facilement un mendiant dans le palais. Quand les gardes, assidûment au garde-à-vous, s'écartèrent pour les laisser emprunter les escaliers de la tour centrale, il fut perplexe. Les murs de la tour faisant résonner les moindres bruits, Nitrakos dût fournir de grands efforts pour qu'on n'entendît pas le tintement métallique de son armure et de son glaive.

Au sommet de la tour, les gardes postés devant la chambre royale ouvrirent la porte au mendiant et à l'empereur puis la refermèrent derrière eux. Comprenant difficilement qu'on ait pu les laisser entrer tous deux jusque dans ce qui semblait être la chambre du roi, Nitrakos se sentit confus. Décidément, les mendiants étaient fort bien considérés dans ce royaume, se disait-il.

– Alors, où se cache ton roi, petit vaurien ?

– Il ne s'est jamais caché. C'est comme le bonheur, quand il est trop près, on ne le voit pas ! Et toi, comment se fait-il, homme sans coiffe, que tu sois chaussé comme un empereur, et que tu aies le même visage que celui de Nitrakos qu'on peut voir sur les pièces d'or frappées dans son empire ?

Démasqué, Nitrakos jeta son rideau à terre et empoigna

son glaive d'un seul mouvement. Amayo demeura toutefois parfaitement serein, ce qui fit trembler celui qui avait la réputation de ne jamais trembler.

- C'est donc toi, le roi !
- Bienvenue chez le roi Amayo, mon ami !
- Je vais te trancher le cou !
- Donne-moi d'abord la maison que tu m'as promise, si toutefois tu as une parole.
- Mais tu m'as menti !
- Quand t'ai-je menti ? Réfléchis bien.
- Tu t'es déguisé, tout du moins.
- Non plus, tout le royaume sait que j'ai gardé ma vieille toge.
- Après t'avoir découpé en petits morceaux, c'est un tombeau que je vais t'offrir, une fois que j'aurai pillé ton royaume.
- Pillé quoi ? Les beaux objets que les habitants de la bourgade viennent d'offrir à tes hommes ? Nos vergers, alors que chez toi il y a surabondance de fruits ? Nos quelques ânes et chèvres ? Nos gâteaux de figes ? Ma couronne et ses quelques rubis ? La Tradition m'interdit de te la donner, mais si tu pouvais me la dérober, ça m'arrangerait bien, car elle me pèse chaque fois que je suis tenu de la porter. Il y a bien un peu d'or, dans les coffres du palais. Tu peux le prendre, si tu penses que tu n'en as toujours pas suffisamment avec les montagnes que tu as accumulées. Mais si tu veux, tu peux avoir quelque chose de bien plus précieux. Nous avons ici une richesse qui vaut bien plus que tout cela.
- Vraiment ? Et qu'est-ce donc ?
- D'abord, je dois m'assurer que nous partageons la même signification de la richesse. Selon toi, quelle

est la caractéristique principale de la richesse ?

– C'est ce qui apporte le bien-être, le confort, la satisfaction, n'est-ce pas ce que tu crois ?

– Si, nous sommes d'accord. Cela dit, tu es connu pour être très riche, mais tu ne donnes pas l'impression d'éprouver du bien-être et d'être pleinement satisfait.

– Cesse donc ton agaçante jacasserie et parle-moi plutôt de cette richesse qui vaut plus que tout.

– Observe bien et réfléchis à cela. À part cette toge en guenilles, je ne possède rien et toi tu as tout. Mes soldats ne sont pas armés, ton invincible armée est présente partout, je suis sous la lame de ton glaive, et il te suffit d'un seul geste pour faire rouler ma tête à terre. Cependant, regarde bien combien mes yeux brillent de bien-être, ne te semblé-je pas baigner dans le confort, mon visage ne rayonne-t-il pas d'une pleine satisfaction ? Et toi, tu transpires le malaise, tu trembles tant ton esprit est agité. Ton expression tendue ne trahit-elle pas mal-être et frustration ? Ne sens-tu pas cette misère intérieure qui t'opprime ?

– Tais-toi ! Dis-moi plutôt où et comment obtenir cette richesse !

– Dans ton cœur, mon cher Nitrakos. Et il te faut de la patience, car il s'agit d'un entraînement de l'esprit qui peut prendre du temps. Seules les nobles qualités intérieures te procureront la richesse suprême.

– En plus de la patience, quelles sont ces qualités à développer ?

– Le calme, la vertu, la générosité, la bienveillance...

– N'est-ce pas là la pratique des sages ?

– Crois-tu que cette richesse leur est donc réservée ? Ne te crois-tu pas capable d'un tel entraînement ?

– J'ai conscience que mon esprit est plus difficile à



vaincre que toutes les armées que j'ai vaincues, mais j'ai confiance en mon inébranlable détermination, surtout quand il s'agit de gagner une si belle richesse. Mais dis-moi, Amayo, quelle est ta religion ?

– Ma religion ? C'est le détachement ! Plus tu es détaché, plus tu connais la satisfaction. L'avantage de cette religion, c'est qu'au lieu de pratiquer ce que tu crois, tu pratiques ce que tu vois ! Le détachement te donne une connaissance claire et directe des choses.

Nitrakos n'avait jamais entendu de discours qui secouait autant les idées, qui retournait autant l'esprit, qui renversait autant les convictions. Bouleversé, incapable de prononcer un mot de plus, il se laissa tomber à genoux lourdement à cause de son imposante armure, lâchant son glaive que, sans le réaliser, il avait jusque-là gardé pointé sur le roi. À cet instant, Izaya, Golasson et Karbel entrèrent dans la chambre, ébahis de voir l'empereur agenouillé et en larmes devant le roi.

– Parbleu, comment avez-vous fait, votre Altesse ? Même un grand sorcier n'aurait pas réussi une telle prouesse !

– Je n'ai rien fait d'autre que me laisser imprégner des états d'esprit les plus sains, et dire les choses comme elles sont, avec une profonde sincérité. Et tout le peuple a également participé, ne l'oubliez pas !

– J'étais terrifié, mais il faut reconnaître que cette idée d'étouffer un assaut armé par une explosion de générosité et d'accueil est tout à fait admirable.

– Ce n'est pas mon idée. C'est une expérience de ma chère Izaya dont je me suis inspiré. Quand nous étions enfants, régulièrement, un garçon costaud venait la violenter et lui subtiliser les baies qu'elle se

donnait la peine d'aller cueillir loin dans la vallée. Un jour, quand son oppresseur s'est approché, elle lui a tendu tous ses fruits, et avec un sourire plein de sincérité, elle lui a dit se réjouir qu'il les apprécie et qu'elle ira lui en chercher d'autres, autant de fois qu'il le souhaite. Devant tous les enfants du quartier, le garçon s'est senti si ridicule que non seulement il ne l'a plus jamais embêtée, mais pour le coup, il a trouvé plus valorisant de la protéger. Aujourd'hui, j'ai simplement fait appliquer cette réaction à l'ensemble du royaume.

Le roi offrit à l'empereur d'effectuer une sieste pour bien se remettre sur pied. Pendant ce temps, arrivèrent des visiteurs couverts de plumes de buse argentée. Les sorciers venaient faire la paix, remerciant chaleureusement le roi d'avoir choisi leur symbole pour emblème. Quand le roi apprit que son prédécesseur avait décidé de bannir ces sorciers du royaume, il les rassura sur ses intentions pacifiques.

Après un réveil en douceur, les narines stimulées par l'odeur du thé aux épices, Nitrakos vint se joindre aux sorciers pour offrir son soutien au royaume. Lui et ses hommes promirent de modifier leur tradition. Désormais, ils présenteraient leurs femmes et enfants aux nouveaux peuples qu'ils iraient visiter, et non plus leurs armes. Lorsque tout le monde eut fini de parler, Nitrakos conclut l'entretien.

– J'aurais l'immense joie de vous inviter tous dans la capitale de mon empire. Toutefois, nous sommes encore pauvres, alors je vous demanderais d'attendre... Le temps que nous développons un peu de richesse intérieure. Et toi, mon cher Amayo, je

t'avais promis une maison. Tu auras une belle villa aux abords de mon palais. Elle sera comme tu les aimes, simple, sans meubles, avec de la paille sur le sol. Et bien entendu, elle comportera une chambre noire pour les moments de silence. Bon, les promesses n'apportant pas la richesse, je vais de ce pas commencer mon entraînement à la générosité en te laissant mon éléphant personnel en cadeau.

Une fois que le pachyderme fut délesté de sa nacelle, installé dans le jardin royal et que tout le monde se fut chaleureusement salué, l'empereur et son armée prirent le chemin du retour. Le roi et les siens les regardèrent s'éloigner jusqu'à la quatrième colline. Là, le Premier ministre était contemplatif.

- Vous aviez raison, votre Altesse, le nuage de sable soulevé par la cavalerie est un spectacle magnifique !
- Mais il en existe un encore bien plus beau à contempler. C'est le nuage de satisfaction soulevé par un cœur qui ne connaît ni peur ni désir.

Tel un feu de brousse, les événements de la journée couvrirent peu à peu toute la bourgade. On entendit ici et là des acclamations à la gloire d'Amayo, mais aussi à celle d'Izaya. À la nuit tombante, le roi était paisiblement absorbé dans le silence de la chambre secrète. Il n'entendit donc pas les cris de joie de ses citoyens, qui soudain, d'une seule voix, se mirent à entonner à plusieurs reprises : « Longue vie au roi ! »





isi Dhamma

## Le roi qui aimait le silence



Un petit royaume est menacé de pillage et de massacre par le grand empire voisin. Au même moment, le roi vient de mourir. Le nouveau roi, désigné d'une façon bien particulière, montre une absence totale d'enthousiasme pour gérer les affaires du royaume. À la plus grande inquiétude des siens, il ne porte d'intérêt qu'à ses moments où il s'absorbe dans le silence...

L'anecdote : Lors d'une séance de méditation, en avril 2016, le fil complet de l'histoire est apparu dans l'esprit d'isi Dhamma, ascète français résidant en Birmanie, auteur de ce conte.